

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉE
À TRENTE-CINQ EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DES PAPE-
TERIES DE VIZILLE, NUMÉROTÉS DE 1 À 35 PLUS SEPT
EXEMPLAIRES HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE
H.C. I À H.C. VII

© 2004 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris
www.leseditionsdeminuit.fr

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie,
20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris

ISBN 2-7073-1859-0

TOUS MES AMIS

Lorsque je reverrai Werner une fois que tout sera
achevé, il n'aura pour m'accueillir qu'un ricanement
nerveux. Il fera quelques pas en arrière, prudent et,
pour une fois, incertain.

Je demande à Séverine de me parler de son mari, ce
qu'elle fait d'abord avec une réticence boudeuse, puis,
comme je ne cache pas ma curiosité, avec sècheresse
et parcimonie.

Je me reproche ensuite de m'être montré avide.
Avance à petits pas, me dis-je, avec Séverine, ta bonne,
car elle te devine aussi sûrement que ta propre mère.

Mais Séverine est ma cadette d'une quinzaine

d'années, et pourquoi, alors, faut-il que je m'intéresse de si près au mari de Séverine, certainement un obscur jeune homme comme elle est, elle, une banale jeune femme charmante que je paye pour accomplir chaque jour chez moi les tâches qui m'ennuient ?

Sois lent, sois prudent, me dis-je, avec Séverine, et coule-toi dans l'herbe la plus haute, arrête-toi loin de ton objet.

Car il me semble depuis le début qu'elle ne tient pas à son travail chez moi suffisamment pour hésiter à le laisser tomber dans le cas où quelque chose, comme mon attitude inquisitrice, lui déplairait. Et comme je me sens souvent gêné et mécontent d'observer Séverine dans l'exécution d'une corvée dont rien ne m'empêcherait de m'acquitter moi-même, je m'accuse de vouloir, en la pressant de questions doucereuses dès qu'elle relève la tête, abuser d'elle complètement, puisqu'il ne m'échappe pas qu'elle ne peut guère avoir la présence d'esprit de mesurer ses réponses, de se taire ou d'éluder, lorsque je l'interroge si inopinément qu'elle sursaute, sortant de la salle de bains, encore rouge et décoiffée de s'être penchée dans ma baignoire profonde.

Peu à peu, une connaissance du mari de Séverine se construit en moi. Je sais les faits essentiels : il tra-

vaille au guichet de la poste, il a trente ans comme Séverine, des yeux et des cheveux de telle couleur, etc.

Je suis longtemps avant d'oser lui demander si...

J'arrive posément devant Séverine, souris à ma façon ardente et courtoise, desserre les lèvres mais certains mots précis demeurent coincés dans ma gorge. Séverine me regarde de ses minces yeux dorés, étonnée, puis elle hausse les épaules et passe son chemin en me contournant avec tact.

Je me plante fermement dans le couloir, les bras étendus de manière à interdire toute issue. Séverine arrive de ma chambre, les mains vides, comme désœuvrée. D'une voix forte, rauque, je lance :

– Aimez-vous votre mari, Séverine ?

Car c'est la phrase que je n'ai pas réussi, jusqu'alors, à prononcer.

Les sourcils de Séverine se joignent, tout froncés de colère. Elle me regarde fixement. Mais je ne baisse pas les yeux et c'est elle qui doit, après un instant de gêne, renoncer.

– Aimez-vous, Séverine, votre mari ?

Le plaisir que j'éprouve à le dire me fait parler maintenant d'une voix un peu criarde.

A pas lents Séverine avance vers moi. Elle a les bras ballants, le menton légèrement pointé, les lèvres toutes

pincées de rancune. Jamais encore je n'ai vu Séverine, ma bonne, à ce point fâchée contre moi. Serait-il possible qu'elle ose ne pas répondre ? Elle s'arrête tout contre moi, ses seins bien ronds touchant mon torse, le poussant un peu de leur masse lourde, résistante. Séverine me domine, non par sa taille, pareille à la mienne, mais par la densité de ses muscles, la solidité de sa chair. Je m'écrie encore, enchanté de ces mots :

— Séverine, aimez-vous votre mari ?

Les yeux luisants de Séverine s'assombrissent et une larme minuscule paraît entre deux cils, vacille puis tombe sur mon épaule. Mais, bien que ma peau à cet endroit me semble aussitôt rongée comme sous l'action d'une substance très caustique, je peux voir que Séverine est encore furieuse et surprise.

Séverine me répond que, d'une part, elle aime son mari (Oh, elle l'aime, me dis-je, déprimé) et que, d'autre part, elle me quitte dès à présent car je n'avais nullement le droit de lui poser cette question.

Séverine, ma bonne, a été mon élève au collège et, pour travailler dans ma maison, j'ai choisi Séverine précisément parce que je me suis rappelé qu'elle me tourmentait par son comportement égoïste, arrogant, absurde, du temps où elle était une belle adolescente

hardie et paresseuse parmi d'autres dont la conduite me terrifiait cependant beaucoup moins gravement que celle de cette Séverine au regard de rapace — droit, jaune, immobile.

Séverine goûtait certainement une jouissance particulière à poser sur moi, depuis le fond de la classe, ses yeux perçants et froids, sans jamais relâcher d'une seconde son examen hautain de toute ma personne exposée et fébrile sur l'estrade, jusqu'à ce que, exaspéré, effrayé, j'éclate d'un rire acerbe et la menace de sanctions si elle ne consentait pas à baisser les yeux sur son cahier.

Séverine n'obéissait jamais. Elle haussait un sourcil ironique, sans cesser de m'observer. Dans un murmure elle répondait parfois : mais je ne vous regarde pas, provoquant alors chez moi le déclenchement d'une telle hilarité que je devais sortir de la salle, pantelant, malheureux, tandis qu'elle y demeurait, cette Séverine qu'on ne pouvait pas troubler, et peut-être même, qui sait, prenait ma place devant le tableau durant ces longues minutes nécessaires pour que s'apaisent mon rire, mon désarroi.

Je dois maintenant m'excuser auprès de Séverine et la persuader de revenir.

Auparavant je me rends à la poste. J'ai déjà eu affaire à ce garçon aux joues rondes, aux petites lunettes métalliques, aux cheveux drus et noirs, agréable et rapide, mais j'ignorais qu'il était le mari de Séverine.

A présent je le sais. Fort de cette information essentielle, je redresse la tête, à l'instant où je ne sais quel miroir suspendu mystérieusement dans l'atmosphère même de ce bureau de poste confiné, réfléchit une nouvelle image de moi : élancé, bien habillé, fin profil, nez droit. Embarrassé quoique secrètement content, je me dis : cet homme est encore bien.

Je pose doucement mon front sur la vitre qui me sépare du mari de Séverine.

Comme il est déconcertant de me rappeler à quel point j'ai détesté Séverine, mon élève, et de songer quelle affection j'ai maintenant pour Séverine, ma bonne. Est-ce bien la même fille ? je me demande parfois.

La toute jeune Séverine me maltraitait terriblement, malgré les précautions que je prenais avec elle, les efforts que je fournissais pour la voir réussir, la préférence que je pouvais sembler lui témoigner, bien que ce ne fût pas le cas. C'est la peur que m'inspirait Séverine qui me faisait rechercher sa grâce, sa bénédiction.

Mais il n'y avait ni indulgence ni pitié, pas même de cohérence. Combien de fois, dans cette même maison qu'à présent Séverine nonchalamment nettoie, économisant son énergie en vue d'activités que je ne connais pas, combien de fois l'ai-je attendue en vain pour lui donner gratuitement les leçons supplémentaires dont elle avait tant besoin, et combien de fois me suis-je endormi à l'attendre, près de la fenêtre d'où je la guettais, d'un sommeil si amer, si désespéré ? Un matin où j'avais trouvé le courage de lui reprocher sa débâcle, de la voix douce, légèrement essouffée que Séverine aimait prendre avec moi : mais je suis venue, répondit-elle, et je frissonnais à la pensée que, si elle était entrée silencieusement dans la maison, elle m'avait vu dans l'aigreur de mon sommeil triste, dressée au-dessus de moi et tentée peut-être de... De quel geste ? Cette Séverine, elle, que rien n'inquiétait, qui était toute réprobation, jugement impitoyable, dédain - cette Séverine, oh, me disais-je, quelle Séverine ? Dans ma vulnérabilité, ma solitude, qu'est-ce que cette fille aurait pu me faire ? Je l'ignorais.

J'entretenais l'espoir d'apprendre à Séverine tout ce que je savais mais elle, Séverine, élève intelligente, repoussait mon enseignement, du mouvement discret et cependant manifeste qui écarte une nourriture dou-

teuse. Il me semble que Séverine choisissait de sacrifier ses études à seule fin de ne rien recevoir de moi, et lorsqu'une voix raisonnable jaillie de ci ou de là dans la maison déserte m'assure qu'une telle chose est invraisemblable, j'en demeure persuadé, quoique ne pouvant le prouver.

Rien de ce que je disais ne devait rester en elle. J'étais un homme passionné et j'étais un enseignant passionné et cette fille au regard pétrifié, elle, cette Séverine, blâmait tant de passion. J'avais acquis une certaine maîtrise dans la manière de séduire mes élèves. Dans le collège, dans le lycée, s'était établie depuis longtemps ma belle popularité. Et cela précipitait Séverine le condamnait sans l'exprimer et Séverine s'en préservait froidement en empêchant toute intrusion de mes connaissances dans son esprit clair et vide et en se garantissant ainsi de tout mélange avec moi.

Je tentais de la forcer. J'entourais de mon bras ses larges épaules pour l'aider à résoudre un exercice qu'elle refusait même de frôler de sa réflexion. Je fixais à mon tour son oeil jaune en lui souriant avec lenteur, insistance, et devant son visage fermé je claquais des doigts comme pour l'inviter à danser et je murmurais ensuite :

— Séverine, je vais vous prêter des livres et vous les lirez et vous m'en parlerez.

Mais pas un des nombreux livres prêtés à Séverine ne m'a jamais été rendu, n'a jamais été l'objet d'un commentaire, ne m'a jamais montré que le caractère de Séverine en avait été influencé, ni sa haine amoindrie à mon égard.

— Vous direz à Séverine que je m'excuse d'avoir été curieux, je chuchote au mari de Séverine à travers la vitre du guichet.

Je suis étonné et troublé de découvrir, en l'examinant de près, le mari de Séverine tel qu'il est, et j'en veux à cette fille de m'avoir caché au sujet du mari le plus important.

Il me demande quelle opération je veux effectuer.

— Aucune, dis-je, un peu désespéré.

Et puis encore, à ce jeune homme vigilant :

— Vous ne me reconnaissez pas ?

Je me sens très seul. Je dois alors regarder le mari de Séverine d'un air suppliant ou inquiet car il me répond d'une voix sourde et bonne que Séverine a déjà décidé de continuer à travailler chez moi. Je m'en vais, un peu lourd, sentant flotter dans l'air de la rue les éléments moqueurs d'une conspiration, d'une condes-

cendance. Et ce que je hune se trouve ratifié par ce qui m'apparaît sur le trottoir opposé, tout auréolé d'une gaieté à fendre le cœur : ma femme et mes enfants, tous trois ayant depuis longtemps pris le parti de ne plus m'adresser la parole, qui marchent à grands pas vifs vers la maison où ils habitent sans moi.

Je trotte pour rester à leur hauteur et les appelle, d'abord mes deux fils puis ma femme.

— Comment ça va ? je crie, me contraignant à paraître gai, léger.

Ils tournent rapidement vers moi des yeux impatientés, trois paires d'yeux noirs semblables et pareillement hostiles, puis ils filent vers l'avenue que je n'ai pas même le droit, en principe, d'emprunter.

Plus tard, quand Werner sera revenu en ville, je me confierai à lui au sujet de ma femme et de mes enfants, et bien que Werner soit beaucoup plus jeune que moi il allègera ma peine en me disant, par exemple, de sa voix cultivée : allez-vous donc payer toute votre vie ? Etre puni toute votre vie ? Et son calme pourtant ferme et l'inébranlable sûreté de son pragmatisme me conduiront tout doucement à penser qu'il n'est pas juste, contrairement à ce que j'avais cru, que je me

sente condamné à expier toute ma vie les fautes ou les crimes que j'ai commis (Oui, certes. Ou si ce n'est pas exactement cela ?) contre ma propre famille. Werner, installé dans mon meilleur fauteuil, son beau visage inquiétant me faisant oublier l'inquiétude que m'inspirent chaque soir les profondeurs désolées, chuchotantes de ma maison (car ma maison ne m'aime pas), Werner m'obligera à retrouver un peu du respect de soi, de la tenue, de l'excellence dont m'a brièvement montré quelque chose le grand miroir du bureau de poste accroché dans l'air le temps de mon passage.

Ma femme et mes enfants ont su se faire une alliée de ma maison, où ils ont vécu, où ils ne vivent plus. Ma maison regrette les jeux de mes enfants et les cris déchirants de ma femme, ma maison envie jalousement cette autre maison inconnue et moderne qu'ils habitent maintenant. Et, à ce propos, loin de rire de mes terreurs et de mes précautions, Werner me murmure avec une telle gentillesse que j'en aurai les larmes aux yeux : n'oubliez pas que vous êtes le maître de votre maison. C'est innocent, dans la bouche de Werner. Ma maison, je ne dois ni la craindre ni implorer qu'elle me pardonne d'être seul.

Je suis le maître de ma maison.

Séverine revient chez moi alors que je me trouve encore au collège. D'abord surpris de découvrir ma maison tout illuminée, je reste un moment debout sous la pluie, le visage levé vers la fenêtre du salon à travers laquelle je peux voir Séverine aller et venir d'un pas lent, remuant les lèvres, souriant parfois au petit téléphone qu'elle tient plaqué sur son oreille.

Je me souviens avec un peu de honte d'un minuscule téléphone doré que j'ai autrefois confisqué à Séverine, ayant cru l'entendre sonner en classe. Je veux évoquer cet incident avec Séverine. Mais Séverine n'a jamais manifesté qu'elle m'a reconnu comme son ancien professeur. Séverine n'a jamais semblé se rappeler ce lien entre nous, quinze ans auparavant, et lorsque, irrité, j'ai été parfois sur le point de lui jeter : qu'avez-vous fait des livres que je vous avais prêtés, Séverine ? Hein ?, je me le suis interdit en serrant les lèvres, de peur de voir Séverine plisser d'incompréhension ses yeux méfiants et de constater ainsi qu'elle a su exaucer sa volonté de ne laisser s'introduire nul ferment de ma personne en la sienne, puisqu'elle m'a, profondément et totalement, oublié.

J'entre dans ma maison, excité et soulagé. Je dis à Séverine :

— Je suis bien content de vous retrouver, Séverine.

Et puis le plaisir m'emporte et je dis encore :

— Ce téléphone, Séverine, est-ce celui que je vous avais pris, et rendu à la toute fin de l'année ?

Séverine ne répond pas. Elle raccroche soigneusement son téléphone à la ceinture de son pantalon, elle réunit et fixe en chignon ses longs cheveux châtain. Séverine pirouette sur ses chaussures de sport fuselées, couleür d'argent victorieux. Elle sort de la pièce en murmurant qu'elle va maintenant faire ma chambre.

Cela m'est très désagréable. J'en ressens de la honte, de l'animosité. Dans le dos de Séverine, son large dos inamical et puritain, je lance :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que votre mari était Maghrébin ? Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que je le connaissais, Séverine ? Pourquoi vouliez-vous me cacher ces deux choses, Séverine ?

Séverine s'arrête brusquement dans l'entrée de ma maison, au pied du grand escalier noir qui monte à ma chambre et aux chambres qu'ont occupées mes enfants, demeurées en l'état, emplies de leurs jouets et vêtements de bébés alors qu'ils sont à présent adolescents, et pareilles à des pièces qu'on a dû fuir sans avoir le temps de rien emporter. Séverine tourne la tête et me dit d'une voix pleine de contrôle que je fais erreur car je n'ai pu connaître son mari auparavant.

— C'est vous qui vous trompez, Séverine.

Je parle calmement. Je ne désire pas triompher, même si j'ai raison. Je me sens amer. Séverine, tout comme ma maison, ne m'aime pas. Cependant je parle calmement.

— Votre mari a été mon élève, Séverine. Il était dans votre classe et c'était le seul Maghrébin de cette classe, aussi je m'en souviens bien. Vous l'avez donc rencontré au lycée, Séverine.

Séverine ricane. Son malaise et sa mélancolie ondoient lourdement entre elle et moi.

Elle commence à gravir l'escalier noir, les mains vides comme si, au lieu de monter la nettoyer, elle allait se reposer dans ma chambre. Puis, là-haut, elle se penche par-dessus la rampe et je crois qu'elle chute, se jette. Mais elle se contente de répéter qu'il est impossible que j'aie connu son mari et que, certainement, je le prends pour un autre. Et j'ai l'impression qu'elle détache quelque chose de son cou et me l'envoie et j'ai l'impression de sentir tomber sur mes pieds une jeune peau humaine toute pesante d'aigreur, de ressentiment.

Je ne me souviens pas du nom du mari de Séverine car c'est un nom compliqué que, même alors, en

classe, j'avais du mal à garder en mémoire. Mais je me souviens du nom et du véritable prénom de Werner. Et quand j'entrerai dans la fastueuse maison de Werner, quand je prendrai place timidement dans l'un de ses fauteuils de cuir vert pâle au grain si fin qu'il me fera penser au cou et aux bras de Séverine, je clignerai un peu des yeux pour me protéger de la lumière excessive qui pénètre par les baies privées de rideau, non sans remarquer que le soleil brille toujours avec outrance dans le jardin de Werner et que cette démesure semble avoir été acquise au titre d'une prestation nécessaire et banale comme les nombreuses salles de bains et les trois salons en enfilade dans la maison de Werner, et puis, me chauffant doucement derrière les vitres, les yeux mi-clos, aussi heureux que si l'un de mes fils me recevait chez lui, je demanderai à Werner :

— Pourquoi avoir changé de prénom, Werner ?

— Parce que vous et moi avons le même, répondra Werner de la voix nette, précise et légèrement orgueilleuse qui était celle de l'excellent élève que j'ai eu et qui m'a rendu celui-ci, à l'époque, antipathique.

Un peu blessé, je resterai silencieux, me demandant pour quelle raison le jeune homme à qui j'ai enseigné avec un certain dévouement, à qui je plaisais, à qui

j'inspirais peut-être même une discrète admiration, une fois parvenu plus haut que moi paraît trouver légitime de dénigrer avec condescendance ce qui l'a formé et poussé jusque là où il est arrivé, jusqu'à cette somptueuse et ridicule maison dans laquelle j'aurai tant de plaisir à venir m'asseoir, car elle sera juste et tendre pour moi.

Werner ajoutera, sans empressement, indifférent à mon sort :

- Parce que vous et moi avons le même et que Séverine détestait cela, autrefois.

Il aura son petit sourire effrayant, désabusé et cha-grin mais dépourvu de compassion, d'intérêt, de curiosité. Tout autour la maison de Werner me protégera. L'esprit de la maison s'écartera de Werner pour se rapprocher de moi, comprenant que la maison n'est qu'un instrument pour Werner et non l'objet d'une affection que je suis capable, moi, en revanche, d'éprouver pour elle sans rien demander.

Et Werner me proposera de l'alcool et je sursauterai. Je me mettrai, même, à trembler doucement. Je dirai, en levant le bras comme s'il m'avait menacé d'un coup :

- Non, non. Plus jamais d'alcool.

Et son sourire lointain, son détachement comme il

se servira un verre de ceci ou de cela, ne voulant rien savoir de plus à mon sujet !

Et pourquoi l'autre, alors, le mari de Séverine ? Pourquoi un mari pour Séverine ? Comment cela a-t-il pu se faire ?

Le mari de Séverine, l'unique Maghrébin de la classe, bénéficiait auprès de moi d'une protection et d'une complaisance particulières, bien qu'il ait été un élève médiocre, et n'est-ce pas absurde, n'est-ce pas l'expression de mon aveuglement que je l'aie traité avec plus d'égards que Werner, qui faisait honneur à mon enseignement et jouait un rôle manifeste dans l'institution de ma renommée mais que je n'aimais pas, que je n'estimais pas, que je ne choiais pas, malgré la supériorité de ses résultats, la séduction de toute sa personne ? Ne me suis-je pas trompé ? Oh oui, je me suis trompé, trompé, trompé. Car Werner avait pour parents des bourgeois notoires et, de ce simple fait, je me laissais aller en toute bonne conscience à ressentir pour celui qui alors ne se pré-nommait pas Werner un mépris teinté d'aveision, et cela sans prendre la peine de m'en cacher beaucoup de Werner, trouvant sans doute qu'il suffisait d'avoir pour père et mère des médecins spécialistes pour ne

pas oser réclamer pour soi de la considération ou de l'amitié.

Je viendrai dans la maison de Werner, je me reposerai avec reconnaissance dans l'un de ses fauteuils recouverts d'un semblant de peau féminine et soyeuse, quoique vert clair. Mais tout en enveloppant Werner d'un regard plein d'attente et de gratitude, je ne pourrai empêcher le remords, le sentiment de ma duplicité, de ma sottise, une crainte vague, de flétrir mon plaisir, ma quiétude. Car je maudissais Werner pour habiter à l'époque le meilleur quartier du centre-ville. Et ses petits blousons de cuir fin, ses jeans de marque réputée, sa coupe de cheveux précise, ses innombrables chaussures de sport, tout cela je le haïssais avec une délectation un peu douloureuse, me rappelant alors tel ou tel garçon comparable à Werner qui m'avait tarabusté l'année de mes quinze ans à cause de mon allure minable.

Voilà que je me trouverai, plus tard, dans l'envoûtement de la maison de Werner, chassé de chez moi par une tyrannie indéchiffrable.

Voilà que je me trouverai dans l'envoûtement de Werner lui-même, non pas tant de ce jeune homme particulier qui a été mon élève, non pas tant de lui que de ce qui lui est attaché : mon erreur de jugement

d'autrefois, sa maison si amicale, sa volonté toute tendue vers Séverine, son aisance, sa richesse. Ce contre quoi j'ai lutté pour ne pas céder à la tentation de l'envier ou d'en être impressionné, à présent devant je baisserai les armes. Et je regarderai Werner aller et venir souplement, je l'entendrai me dire sans y penser, sans réelle amitié pour moi, des choses réconfortantes, simplement parce qu'il a chez lui un homme apeuré et solitaire et qu'il a appris qu'à un tel homme on se doit de dire des choses réconfortantes. Je lui parlerai des sourniseries de ma maison, de ma femme et de mes fils qui, m'ayant abandonné, ont perdu toute connaissance de moi. Je refuserai tout alcool avec violence. Cependant, à quel point je l'ai méprisé autrefois, je ne le lui dirai jamais, et quand le souvenir m'en reviendra en présence de Werner je ne pourrai m'empêcher de rougir d'humiliation, en souriant naïvement. Je me sentirai si malheureux que Werner en sera embarrassé, lui si maître de ses émotions.

Je demande à Séverine si elle se rappelle ce garçon qui a maintenant choisi pour lui-même le prénom de Werner. Séverine s'étire devant la grande glace du vestibule, poings serrés et levés bien haut, les yeux fermés à demi. Je peux apercevoir la chair créneuse, autour

de son nombril très enfoncé, sous le pull rose que le mouvement de Séverine a remonté jusque sous les seins.

— Ce Werner qui en réalité s'appelle comme moi, Séverine, était dans votre classe de lycée. Il est parti étudier et travailler à Paris et le voici de retour chez nous et, Séverine, il est revenu pour vous.

Je murmure, ému comme si je demandais à Séverine de m'épouser.

— J'étais votre professeur à tous et ce garçon se révèle avoir été l'élève le plus brillant que j'aie eu jusqu'à présent, Séverine, dis-je encore avec la vanité d'un père.

Séverine me regarde froidement dans la glace. Elle baisse les bras sans hâte, vertueuse et assurée, et je sais que, dans sa confiance totale en sa propre austérité, elle ne serait pas moins naturelle ni moins tranchante si j'avais aperçu sa poitrine.

Séverine n'a pas travaillé ce matin-là. Elle a déambulé dans la maison, ouvrant et fermant des portes, tapotant les meubles de son index replié, son visage neutre empreint d'une discrète expression critique. Il m'a semblé qu'elle jouait à visiter ma maison en vue de l'acquérir, mais toute forme de jeu de rôles étant étrangère à la personnalité de Séverine, j'ai songé dans

une sorte d'étonnement outré que Séverine convoite peut-être ma maison en effet. J'ai observé qu'elle ne craignait pas ma maison. Les pièces désertées de l'étage l'accueillaient agréablement. Tout cela, j'en ai pris note avec une certaine morosité.

Séverine me répond alors qu'elle se souvient de Werner. A ma grande surprise, elle ajoute qu'elle est sortie avec Werner avant de le quitter pour un autre garçon qui est devenu son mari actuel, et qu'ils ont tous trente ans à présent, ce qui renvoie ces aventures dans un passé lointain, anecdotique, même improvable.

— Ah oui, votre mari, Séverine, dis-je, froissé. Croyez-vous que votre mari pourra faire mieux que de tenir le guichet de la poste, Séverine ? Il n'était pas doué, pas doué du tout. Je pense, Séverine, que le passé est respectable et sûr, je pense que vous n'avez pas le droit de vous estimer quitte de cette histoire avec Werner, Séverine.

Mais, consterné par ma propre attitude, je m'interromps pour aussitôt me répandre en excuses, déjà inquiet de ce que je vois luire dans l'œil mordu de Séverine : une colère hautaine et pure dont la légitimité m'exaspère.

Je me souviens des notes pitoyables qui sanction-

naient autrefois le travail de Séverine et celui de ce garçon devenu son mari, je me souviens de l'anomalie qu'ils avaient en commun, caractérisée par la complète absence de cette laideur, de cette indignité qui tombent passagèrement sur le front des élèves faibles. Est-ce que, même, comme il m'en semblait confusément, cette souillure de leur impuissance exhibée devant la classe entière ne m'entachait pas, parfois, moi, injustement et de manière incompréhensible ? Comme si le déshonneur d'une note grotesque était le mien, moi qui avais tracé cette note de ma main, et non le leur, eux qui se contentaient de la recevoir sans tout à fait la recevoir : avec orgueil. Ils aspirent, m'étais-je dit souvent furieux, à se comporter en artistes, ils dédaignent le professeur qui transpire pour eux et bégaye d'exaltation et de désir de convaincre.

Séverine décroche son téléphone de sa ceinture. Elle a un sec mouvement du menton pour rejeter dans son dos les cheveux bouclés et foisonnants qui l'empêchent de porter le téléphone à son oreille, qu'elle a minuscule et percée de trois trous jamais ornés. Je remarque les fines rides délicatement gravées au coin de ses yeux. Une stupeur assez douce retient mon regard sur les joues de Séverine, sur sa bouche droite, son nez petit, et je me dis : est-ce la même personne ? sachant ce

qu'il en est, mais est-ce concevable que mon ancienne élève Séverine soit passée de l'âge de seize ans à celui de trente sans que cette longue traversée ait modifié en rien ma propre existence, sans que j'aie fait, moi, beaucoup mieux que vieillir et languir ? Non, me dis-je avec lenteur, ce n'est pas recevable, ce n'est pas recevable.

Il m'apparaît brutalement que Séverine, dont les murmures dans le téléphone me rendent distraît, s'adresse à ma femme. Elle lui donne du « madame » suivi du nom qui était celui de ma femme lorsque j'ai rencontré celle-ci. Puis Séverine éteint son téléphone. Elle plonge dans mes yeux désemparés ses yeux durs, intraitables, souverains et tout glacés de morale et de vérité. Séverine me dit d'une voix cassante qu'elle connaît le mal que j'ai fait à ma famille autrefois car ma femme le lui a appris, ayant découvert que Séverine travaille chez moi. Séverine me dit qu'elle sait tout à ce sujet. Séverine me toise, presque fanatiquement sûre d'elle et de son bon droit.

— Je ne peux pas être pardonné un jour, Séverine ? dis-je, misérable, pris de court. Je ne pourrai jamais, un jour, Séverine, être absous ?

Séverine me dit alors que ce que j'ai commis est impardonnable, et c'est, dans l'incorruptibilité de sa

rigueur, comme si elle avait été elle-même la victime de mes fautes.

— Pourquoi avoir épousé ce type, Séverine ? je demande. C'est avec Werner que vous auriez dû...

Mais Séverine me coupe, d'un cri bref. Séverine me dit que je ne dois plus lui parler de son mari et que, si je m'avise de le faire à nouveau, elle énumèrera, elle, tous les forfaits que j'ai commis, toutes les mauvaises choses que j'ai dites, dont ma femme lui a dressé une liste soigneuse.

Je marmonne, totalement dérouté :

— Ce que vous ignorez, Séverine, c'est que je n'étais pas toujours le maître de ce que je faisais ou disais, il y avait, Séverine, des circonstances qui...

Séverine me dit que cela ne l'intéresse pas. Et je comprends, comme son oeil jaune s'éteint, qu'elle est sincère, que les raisons de ma conduite l'ennuient d'avance, que la fatigue même d'envisager qu'il puisse y avoir des motifs et des moments.

— Vous rappelez-vous que ma femme a été votre professeur, Séverine ? je lui demande.

Séverine me dit qu'elle s'en souvient.

— Et pourquoi alors ne voulez-vous pas vous rappeler que j'ai été votre professeur moi aussi ? je m'exclame avec fureur.

Séverine me dit d'une voix appliquée que ma femme a été un excellent professeur et qu'elle conserve d'elle, ma femme comme professeur, un souvenir ému.

— Eh bien, ce n'est pas très équitable, tout cela, Séverine.

Je ricane mais je suis abattu.

Ma femme et moi ne parlions jamais ensemble de Séverine lorsque nous l'avions tous deux comme élève, ma femme parce que Séverine n'était dans son cours qu'une élève ordinaire et passive, moi parce que Séverine me persécutait muettement, troublant mon cours de son antipathie mortelle. Et maintenant que ma femme m'a laissé, livré à moi-même et aux petites conjurations de ma maison, voilà qu'elle se gagne Séverine, voilà qu'elle usurpe une place unique et merveilleuse dans la mémoire de Séverine, alors que, je le sais, je le sais bien, ma femme est un professeur acariâtre et blasé.

Dans quel but veut-elle se concilier Séverine quinze ans après ? Et m'aliéner à jamais Séverine, le purisme innocent et redoutable de Séverine ?

L'esprit fureteur de ma femme trotte dans ma maison, avide de vengeance. Au collège, ma gloire est ancienne, certaine, tandis que l'enseignement et la personnalité de ma femme ne jouissent pas d'une renom-

mée particulière, malgré ses efforts, lorsqu'elle m'a quitté, pour tenter de se faire plaindre et approuver de la petite communauté de nos collègues jaloux. Certes, depuis lors, le regard de ma femme ne croise jamais le mien dans les couloirs. Certes, il m'arrive de tomber nez à nez avec l'un ou l'autre de mes fils dans la cour de récréation, et comme est blessante la promptitude avec laquelle une sorte d'eau morte emplît ses yeux par mégarde posés sur moi, puis il pivote sur ses talons et se sauve, les jambes un peu raides, horrifié.

— Est-ce que ton père est une charogne ? je crie parfois dans son dos.

Certes, encore, je ne peux plus feindre d'ignorer que le professeur de technologie dont le casier touche le mien dans notre salle de repos vit à présent avec ma femme et mes enfants dans leur nouvelle maison rivale de la mienne. Mais...

— Est-ce que ton père pue tellement que tu t'éloignes si vite ? je crie parfois dans le dos de mon fils.

Ma voix se casse. Je ne connais plus mes enfants, élevés dans le dégoût de leur père. Le professeur de technologie s'occupe de mes enfants en compagnie de ma femme, il les forme et les aime comme les siens et, lorsque je vois la belle mine de mes enfants et apprends, par des bribes de conversation glanées ici

ou là, leurs excellents résultats, je dois admettre qu'il les éduque aussi bien que possible, sans jamais se départir avec moi, lorsque nos coudes se frôlent, d'une sympathie polie, froide et parfaite. Certes, que puis-je encore dire ? A qui puis-je me plaindre ? Je me montre moi-même enjoué et courtois avec tout le monde. A qui me plaindre, pourquoi me plaindre ? Il me semble seulement qu'il n'est pas juste, alors que ma femme n'a jamais paru se soucier comme je l'ai fait de l'avenir de Séverine, qu'elle profite maintenant qu'elle est du même sexe que Séverine et dans un état de félicité supérieur au mien pour empêcher Séverine de me regarder avec sollicitude, compassion et neutralité. Au fond de moi, là où je ne descends pas, où je trouverais un peu méprisable de vouloir descendre, enfle un sentiment de révolte, et j'en ai le souffle raccourci et la voix aigrie.

Werner se rappelle très bien l'année où il a eu ma femme comme professeur et il se rappelle très bien aussi que Séverine avouait un plaisir très grand à se rendre au cours de ma femme, à l'époque.

— Cela m'étonne beaucoup, dis-je, énervé.

Bien calé dans un des fauteuils de Werner, j'ai croisé mes jambes et je constate avec une sorte de panique

que l'ennui et l'impatience embrument le beau visage lumineux de Werner, à cette évocation de l'enseignement de ma femme. Je sais que Werner n'est venu vers moi que parce que Séverine travaille dans ma maison. Mais j'ai envie de penser que ma présence incongrue dans sa propre maison d'adulte florissant le ramène avec un peu de nostalgie au temps où je nourrissais son esprit malin, où c'était moi qui, sous son regard levé, attentif, marchais de long en large devant lui, fort de ma taille, de ma voix, de mon ascendant. Werner s'est installé dans la banlieue résidentielle de notre petite ville, parmi d'autres vastes maisons silencieuses habitées par des gens qui me font horreur a priori.

— Que faites-vous chez nos ennemis, Werner ? ai-je dit le premier jour.

— Nos ennemis ? a dit Werner sans comprendre.

— Pour vous, Werner, tout a toujours été facile, ai-je dit sévèrement.

Est passée dans son oeil clair la brume rêveuse, circonspecte, bienséante, grâce à laquelle il tient à l'écart ceux de mes propos qu'il trouve gênants pour moi, et alors je me souviens que, déjà lorsque j'étais son professeur, il pouvait arriver qu'un simple regard légèrement voilé de Werner me fasse sentir d'un coup

toute la médiocrité de mes origines, mon épaisseur intrinsèque.

— Il n'y a aucune chance pour que Séverine vienne dans ce quartier, dis-je avec humeur. Et puis, que voulez-vous faire de Séverine, maintenant ?

— Je l'aime et je veux vivre avec elle, dit Werner calmement.

Mais je vois trembloter sa lèvre supérieure. Je suis embarrassé. Je n'avais pas soupçonné, dans sa bouche, de tels mots. Je suis embarrassé, dépité.

— Séverine aurait dû m'attendre et, voyez, dit Werner, elle ne m'a pas attendu.

— Séverine est sépulcrale, dis-je. Comme elle est funeste ! Séverine, Werner, n'est pas sexy du tout.

— Non, Séverine n'est pas sexy, dit Werner.

De nouveau, dans ses yeux, cette sorte de buée qui lui dissimule un peu de ma sottise, de ma vulgarité. J'en suis peiné, brisé. Car il n'y a rien à condamner chez Werner. Détournant le regard, je me mets à marmonner :

— Séverine est une paresseuse. Elle garde huit de mes livres depuis quinze ans. Elle passe son temps à téléphoner. Séverine n'est pas gentille, Werner. Elle n'a rien dans la tête. Séverine se trompe d'adversaire et choisit mal ses amis. Elle vieillit trop vite. Oh, ce

n'est plus une jeune fille séduisante, Werner. Elle engraisse et mollit. Je ne crois pas que Séverine mérite mieux que la vie qu'elle a. Qu'est-ce que c'est, au fond, que cette Séverine ? Une petite personne aveugle et sauvage.

Werner susurre d'agacement, debout à distance prudente de mon fauteuil. Je songe alors que le professeur de technologie qui élève mes enfants, doit fréquenter les parents de Werner car je l'ai vu plusieurs fois entrer chez ces derniers, le dimanche, à l'heure de l'apéritif. De sorte que mes enfants, d'une certaine façon...

— Vous ne connaissez pas Séverine, dit Werner d'une voix péremptoire.

Il est revenu à de nombreuses reprises, au cours des années écoulées, à seule fin de revoir Séverine. Elle ne voulait pas aller à Paris. Elle n'est jamais allée à Paris. Et voilà qu'enfin il a bouclé ses longues études et quitté Paris pour de bon et qu'il la retrouve mariée avec le Maghrébin. Il ne peut pas le comprendre. Il ne veut pas s'y résigner. Car Séverine a été à lui, Werner, de manière quasi officielle. Qu'est-ce que cela signifie ? Que le Maghrébin l'a ensorcelée ? Il ne peut pas s'y résigner. Il ne peut croire que Séverine ait réellement choisi d'épouser le Maghrébin. Dans quel but ? Quel sens cela a-t-il ?

— Séverine m'a dit qu'elle l'aimait, je déclare.

— Séverine m'avait dit qu'elle m'aimait, murmure Werner avec un air sinistre et convaincu qui me trouble.

Il secoue lentement la tête. Il ajoute alors qu'il a rencontré à Paris toutes sortes de filles. Mais aucune de ces filles n'avait l'attrait obscur, presque insoutenable, de Séverine, et cela tient à ce qu'elle semble ne s'imprégner de l'existence qu'à travers le purificateur d'une sèche gravité, d'une exigence austère et instinctive dont elle n'a pas, elle-même, la plus petite idée.

— Séverine n'est pas de votre milieu, dis-je avec acrimonie.

— C'est sans importance, puisque Séverine est une religieuse, dit calmement Werner.

— Bah !

Submergé par le dégoût, l'indignation, je me retiens tout juste de cracher sur le parquet blanc de Werner. Et, d'un seul coup, jusqu'aux frondaisons opulentes et soignées que j'aperçois dans le jardin sont corrompues à mes yeux.

Ils sont maintenant tous trois dans ma maison, docilement conduits par une invitation innocente qu'à lancée et signée ma maison elle-même — c'est ce que, les

voyant là, je me figure, ne pouvant imaginer qu'ils soient venus à ma seule demande. Si ma maison intrigue, ne peut-elle intriguer parfois et par hasard dans le sens de mes désirs ?

Ils sont là, mes trois anciens élèves : Séverine, le Maghrébin, Werner, si jeunes encore à mes yeux que j'ai du mal à croire qu'ils ont à présent l'âge qui était le mien lorsque j'étais leur professeur. Quelle reconnaissance attendre d'eux ? Aucune, aucune, me dis-je sans toutefois l'admettre absolument. Et parce que j'ai aperçu la veille mes deux fils en tenue d'équitation dans la rue, parce que cet accoutrement et ce qu'il signifie m'ont scandalisé au point que j'ai failli, contre tout droit, aller sonner à la maison de ma femme et du professeur de technologie pour leur notifier ce que je pense d'une bonne éducation cyniquement poussée jusque là, je me place spontanément plus près de Séverine et du Maghrébin que de Werner.

Le visage de Séverine s'est chiffonné de surprise quand elle a vu entrer Werner dans mon salon. Elle a eu un geste défensif vers son téléphone, puis y a renoncé. Qui veut-elle appeler à son secours ? je me demande. Ma femme ? Des sentiments hostiles à Séverine s'agglomèrent dans ma bouche en une petite boule de pâte amère, difficile à avaler. Puis Séverine et le

Maghrébin redressent les épaules comme s'ils s'étaient consultés. Leurs deux figures se ressemblent. Ils se tiennent droits et suffisants, sans conscience de leur fierté.

Werner veut s'approcher de Séverine mais à deux mètres d'elle il s'arrête, saisi d'effroi. Les deux autres le regardent, perplexes, imperceptiblement écoeurés, hautains et rébarbatifs. Leurs figures se ressemblent, tout empreintes de réserve et d'inaccessible moralité.

— Séverine et son mari ne vivent pas dans le même siècle que nous, je le crains, dis-je vers Werner avec un petit rire mondain.

— Séverine, je reviens pour toi, dit Werner.

— Ce jeune homme, excellent élément... dis-je, désireux de vanter Werner malgré tout.

Mais personne n'entend ni ne prête attention à mon filet de voix. Je ne suis plus nulle part. Ma maison leur appartient et toutes mes possessions. De même, lorsqu'il m'arrive de hurler dans la salle de repos le nom du professeur de technologie, celui-ci se tourne vers moi l'air affable, interrogateur — et n'ai-je pas, alors, bien plutôt, murmuré sur un ton suppliant : oh, s'il vous plaît... Ou encore peut-être : je vous prie de me dire si...

Werner est gonflé, rouge, tendu. Il a mis une belle

chemise bleu pâle qui lui serre un peu le cou. Séverine et le Maghrébin portent des vêtements de sport bien repassés. Le pied droit de Werner bat sur mon plancher une mesure hagarde.

Alors Séverine dit à Werner que son retour lui importe peu. Elle dit à Werner qu'elle s'est mariée avec lui, l'autre, et que c'est bien et parfait ainsi. Séverine dit cela à Werner d'une voix froide et confiante, sans intention de cruauté. Et, cependant, comment le supporter ? Séverine et le Maghrébin se tiennent épaule contre épaule, avec leurs figures semblables, leur supériorité infondée, consacrant l'occupation de ma maison.

Je bondis sur Séverine, le poing en avant. Elle recule, vacille, sans tomber toutefois ni dire un mot. Séverine est forte et dure. Le Maghrébin m'enserme les bras par l'arrière et me jette sur le plancher. Il me donne quelques coups de pied, avec précaution, retenue, tandis que j'entends comme venant d'un autre temps, d'une autre époque, les exclamations nerveuses de Werner et que, songeant à quel point il est erroné, déplacé que j'aie l'air de me trouver contre eux et de son côté à lui, je pense également avec un infini regret qu'il faudrait bien davantage qu'une correction de ce genre pour me faire mourir. Il en faudrait bien davantage.

Il me semble que je crie :

— Prenez ma maison ! Prenez mes enfants ! Prenez tout !

Mes intestins gargouillent. Est-ce que ce bruit déplaissant ne couvre pas le son de ma voix ? Séverine lance sur un ton contrarié que je lui ai probablement cassé le nez. Elle dit à Werner, glaciale, de ne pas la toucher.

— Il faut en finir avec le Maghrébin, dit Werner.

— Il faut en finir avec moi, je murmure.

— Il faut le liquider, clame Werner, pris d'une sorte d'affolement.

Il se jette dans un coin de mon grand salon désolé et, la tête entre les genoux, se met à geindre. Il ne se soucie pas de mon état. Qui se soucie de son ancien professeur ? Les élèves, me dis-je, même âgés de trente ans, s'imaginent être dans la turbulence de la vie, alors que rien de vigoureux ni d'enviable ne paraît avoir effleuré l'ancien professeur demeuré dans le même colège depuis tant d'années.

Je me hisse sur le canapé. Les os me font mal. Werner hoquette qu'il a été trahi au-delà même de ce qu'il avait cru, et non seulement Séverine mais le Maghrébin l'a trahi en s'installant dans une place qu'il savait être la sienne. Non, Séverine ne l'a pas trahi. Le Maghrébin

l'a prise, soumise, en sorte que Séverine, maintenant, n'a plus... Son libre jugement, sa volonté, tout cela est...

— Son mari travaille à la poste, dis-je.

Werner a un long râle de mépris qui me heurte. Mais, en fin de compte, est-ce bien réel ? Et en quoi tout cela me concerne-t-il, moi envers qui les uns et les autres ont une telle dette de patience, de compréhension, d'abnégation ?

— Sans compter les livres prêtés et jamais rendus, dis-je.

— Il faut en finir avec lui, aboie Werner.

Va-t-il le dire ? Remettre le fardeau de cette mission entre les mains de son ancien professeur ?

Je retiens Werner aussi tard que possible, redoutant le moment où les ténèbres de ma maison se feront ricanantes et mauvaises. Je n'ai plus rien. Ce que j'ai compris dans une fulgurance de pénétration, ce qu'a signifié pour moi l'infranchissable espace, délimité sèchement par la voix étrangère et neutre de Séverine, qui séparait Werner des deux autres, ce que m'a dit, appris, claironné tout cela, c'est que je ne pourrai empêcher mes enfants de chevaucher dans leur tenue ridicule, que jamais je ne pourrai provoquer le retour de qui que ce soit dans ma maison, que jamais ne

reviendra le moment où il était encore possible que la disgrâce et le désespoir ne se montrent pas, — et que ma femme et mes enfants ont maintenant des ambitions, des joies parfaitement indépendantes de mon existence, des désirs qui ne seraient pas même différents si j'étais mort depuis longtemps. Oh, tout est passé, me dis-je, et tout s'est fait en dehors de moi. Car n'ai-je pas espéré furtivement qu'en rentrant du collège je trouve un soir non pas une Séverine défavorable et sibylline mais, tous trois dans le salon bien éclairé peut-être, la femme et les deux garçons qui sont les véritables maîtres de ma maison ? Je n'ai pas été moins seul en prenant Séverine chez moi. La simple présence de Séverine a eu pour but de me rappeler que je ne serai plus jamais jeune en même temps que rien, jamais, ne me sera pardonné.

Je pénètre secrètement dans le bureau de poste et un détail oublié me revient en mémoire. Je comprends que le mari de Séverine se prénomme Jamel, au regard plein de pitié qu'il tourne vers moi. Ce regard, lui dis-je en moi-même, signe ta condamnation.

C'est un petit immeuble propre non loin du collège, à la périphérie de la ville, et à peine ai-je sonné

qu'une jolie fillette aux yeux prudents entrebâille la porte. Elle me demande de me déchausser et comme je laisse mes chaussures sur le palier elle s'en empare prestement et les dépose à l'intérieur, expliquant que de belles chaussures sont toujours bonnes à voler. Je la questionne :

— Es-tu la petite sœur de Jamel ? Où est votre mère ? Votre père ? Travailles-tu correctement à l'école ? La maîtresse est-elle contente de toi ?

Je glisse sur mes chaussettes jusqu'à la salle à manger, toute petite pièce astiquée, remplie de fleurs et de photos encadrées parmi lesquelles je reconnais à de nombreuses reprises le mari de Séverine. Une femme qui regarde la télévision se lève pour l'éteindre en me voyant entrer. Elle a un sourire indécis quand je me présente comme l'ancien professeur de Jamel, se tourne vers la fillette qui traduit, puis vers moi de nouveau, d'un air affable et presque gai. Elle me fait signe de m'asseoir à la table et s'installe de l'autre côté, en face de moi, dans une attente sereine. J'en ai la gorge nouée. Pauvre, pauvre femme, me dis-je. Je soupire et bâille, m'obligeant tout de même à sourire à la mère. Ses cheveux noirs brillent de chaque côté de ses joues. Elle attend, tranquille, dépourvue d'arrière-pensées. Enfin la fillette quitte la pièce, je

me penche vers la mère, fixe sur son visage mes yeux pleins de larmes et lui apprends ce qu'il va arriver à son fils, cependant que, souriante et calme, se fiant au professeur, elle hoche légèrement la tête, sans comprendre.